

*Philippe Müller*

Chrétiens pour la construction de l'Europe

*Le courage de la foi dans la société contemporaine*

*Exposé thématique au CEP à Malte, 10 juillet 2013*

### **L'Eglise – levier d'intégration pour la société (Gal. 3, 28)**

Chaque pays a ses chants religieux propres et parmi eux quelques favoris que les fidèles aiment chanter de tout cœur. Un des chants les plus appréciés dans le monde germanophone s'intitule « Une maison glorieuse rayonne sur tout le pays » (Ein Haus voll Glorie schauet weit über alle Land »). Il parle de l'Eglise et est souvent chanté le jour de commémoration de la consécration de l'église ou lors de la fête du patronat. Le pape Jean Paul II appréciait lui aussi ce chant. Lors d'une visite des évêques allemands à Rome, le pape a avoué que la mélodie de ce chant l'avait très touché. En rétrospective sur ses trois voyages en Allemagne, il a dit littéralement aux évêques allemands : « Chers frères ! Je ne voudrais pas conclure ces réflexions sans vous avouer quelque chose... Touché par beaucoup d'impressions, c'est avant tout la mélodie de ce chant, que les fidèles ont chanté pleins de ferveur, qui a continué à résonner en moi. Cet hymne exprime la joie sur l'Eglise et aussi la fierté de pouvoir appartenir à cette Eglise. » « La joie sur l'Eglise et aussi la fierté de pouvoir appartenir à cette Eglise » - qu'est-ce qu'on en ressent encore auprès des chrétiens d'Europe ? Les réactions, qui ont été émises dans le cadre de la préparation de ce congrès et dont j'ai traité lundi dans mon exposé d'introduction sont plutôt réservées. Dans l'un ou l'autre pays, on ressentait la réserve et la peur de se manifester publiquement comme chrétien, ne parlons pas d'amour pour l'Eglise affiché publiquement. Tout différent le chant dont la mélodie avait tant plu à l'avant dernier pape. L'Eglise y est décrite comme une maison majestueuse qui se dégage de son environnement et qui est visible de loin. Elle est construite de « pierres éternelles » par la « main du maître divin », ce qui fait allusion à la parole de Jésus à Pierre dans l'évangile de Mattieu : « Tu es Pierre et sur cette pierre je construirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » (Mt. 16, 18). A la fin de chaque strophe se trouve le refrain qui conjugue louange, communion dans la foi et abri auprès de Dieu : « Dieu, nous te louons, Dieu nous te glorifions. Abrite-nous tous dans ta maison. »

Le contexte historique du chant est éclairant. Le chant date de l'époque où sévissait en Allemagne le « Kulturkampf » et où le conflit entre l'Etat et l'Eglise avait escaladé. A l'époque, nombreux prêtres et religieux étaient soumis à des représailles massives. Parmi eux, le père jésuite Joseph Mohr (1843-1892), l'auteur de ce chant. L'ordre des jésuites avait été interdit en Allemagne durant le « Kulturkampf ». Beaucoup de religieux étaient forcés d'émigrer à l'étranger, parmi eux Joseph Mohr en 1872. Jusqu'en 1881, il a séjourné en France, en Belgique et en Hollande. Il a composé le texte du chant en 1875 et donc dans le contexte de cette émigration forcée. Mohr avait grandi à Siegburg, non loin de Bonn. Encore aujourd'hui, la silhouette de sa ville natale est dominée par le majestueux mont Michaelsberg qui s'élève à quarante mètres au-dessus de la ville avec l'abbaye bénédictine en style baroque. Quand Mohr a composé le chant dans l'émigration forcée, il a eu sans doute devant ses yeux l'image de sa ville natale, la nostalgie au cœur. Car dans les strophes suivantes, Mohr compare l'Eglise à une forteresse sur une montagne, encerclée et menacée par des ennemis, mais finalement invincible. Pas de trace de résignation ; au contraire, cette forteresse déborde de bravade et de combativité.

Il est révélateur que des sept strophes originales seule la première a été retenue dans l'édition actuelle du livre de chants allemand ; les six autres où l'Eglise et le monde s'opposent en rang guerrier ont été supprimées. Elles ont été remplacées dans les années 70 du siècle passé par un texte moderne marqué par des images bibliques qui ont aussi trouvé leur place dans la théologie de Vatican II.

Ceci montre combien les textes de chants d'Eglise sont marqués par l'image de l'Eglise à chaque époque : dans notre cas, le changement de l'Eglise-forteresse, qui se dresse victorieuse sur les abîmes du monde et contre laquelle les ennemis se battent en vain vers une Eglise qui se comprend comme peuple de Dieu en route et comme tente de Dieu sur terre parmi les hommes.

Considérons la première strophe qu'on chante encore aujourd'hui : « Une maison glorieuse rayonne sur tout le pays ». L'auteur reprend un motif biblique. Un texte prophétique vétérotestamentaire, Isaïe 2, parle de « la montagne avec la maison du Seigneur », montagne qui se dresse au-dessus de toutes les collines et vers laquelle afflueront les peuples (v. 2) ; c'est d'ici qu'émanent les instructions du Seigneur. Le cortège des peuples est situé à « la fin des temps » ; il s'agit donc d'une promesse eschatologique d'un royaume universel de paix. Littéralement, il y est dit : « Ils forgeront leurs glaives en socs et leurs lances en faucilles. On ne lèvera plus le glaive nation contre nation et on n'apprendra plus la

guerre. » (v. 4). Cette perspective eschatologique est devenue réalité avec la personne de Jésus. Dans le sermon sur la montagne, il compare ses disciples à une ville située sur une montagne, qui ne saura restée cachée (Mt. 5, 14) et il leur confirme qu'ils sont la « lumière du monde » et le « sel de la terre ». A partir du 3<sup>e</sup> siècle, les théologiens identifieront le motif biblique de la ville au sommet de la montagne avec l'Église. Mais examinons la parole de Jésus dans l'évangile de Matthieu dans un contexte plus large : *« Vous êtes le sel de la terre. Mais si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on? Il ne sert plus qu'à être jeté dehors, et foulé aux pieds par les hommes. Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée; et on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la met sur le chandelier, et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes oeuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. »*

Si Jésus attribue à ses disciples d'être sel de la terre, lumière du monde ainsi que cité visible de loin – images fortes – alors ces images impliquent un contraste. Elles présupposent, qu'il y a aussi des domaines qui ne font pas partie de la communauté des disciples, mais qui sont imprégnés positivement par celle-ci : le repas qui sans sel est fade ; l'obscurité qui est éclairée par la lumière ; le plat pays environnant qui prend des contours grâce à la ville au sommet de la montagne. Pour l'évangéliste Matthieu, tout cela se réalise par les « bonnes œuvres » - les actes de charité – que les non chrétiens peuvent apercevoir et ce qui les amène à louer « le père dans les cieux ». Mais dans la perspective du Nouveau Testament, cette vue optimiste n'est qu'un côté de la médaille. Une génération plus tard, l'auteur de 1<sup>ère</sup> lettre de Pierre s'adresse à différentes communautés de l'Asie mineure les appelant des « étrangers élus ». « L'étranger » dans l'antiquité était quelqu'un qui séjournait – en général temporairement – dans un autre peuple, qui ne faisait pas partie de ses citoyens et qui ne jouissait pas du droit de cité, un homme de passage, gens de voyage. Si Pierre adresse sa lettre aux « étrangers élus », il le fait avec la conviction, que ses destinataires sont devenus par la providence et par la grâce de Dieu des chrétiens, mais que cela fait d'eux des étrangers dans le monde (1, 2) parce que leur conduite de vie les distingue des autres hommes. Ce processus de démarquage ne se fait pas sans heurts ; l'auteur biblique parle de différentes épreuves auxquelles s'exposent les chrétiens. Pourtant, il les exhorte à garder la foi, parce que les épreuves témoigneront de l'authenticité de leur foi. Elle se manifestera « plus précieuse que l'or périssable qui a pourtant été éprouvé par le feu » (1, 7). Les destinataires de la 1.

P. sont encouragés à rester fidèles dans la foi, même dans des circonstances adverses et de ne pas le trahir. Il ne reste plus guère de traces de cette superbe conscience missionnaire des chrétiens - « cité sur la montagne » et « lumière du monde ». N'empêche que les chrétiens des premiers siècles ont gardé la conscience d'être quelque chose de spécial et qu'ils avaient une mission spéciale pour le monde. Dans une lettre qu'un auteur inconnu a écrite quelque 200 ans plus tard à un certain Diognet se manifeste à nouveau une conscience missionnaire étonnante de la part des chrétiens. A cette époque où ils étaient encore minoritaires, les chrétiens se sentent étrangers dans le monde et doivent accepter des désavantages à cause de leur foi et des valeurs propagées par eux. Pourtant ils se comprennent comme l'âme du monde qui de l'intérieur maintient ensemble ce monde. L'auteur écrit à Diognet : « *Car les Chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les vêtements. 2. Ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, ils ne se servent pas de quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien de singulier. 3. Ce n'est pas à l'imagination ou aux rêveries d'esprits agités que leur doctrine doit sa découverte ; ils ne se font pas, comme tant d'autres, les champions d'une doctrine humaine. 4. Ils se répartissent dans les cités grecques et barbares suivant le lot échu à chacun ; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et la manière de vivre, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur république spirituelle. 5. Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère. 6. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-nés. 7. Ils partagent tous la même table, mais non la même couche. 8. Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. 9. Ils passent leur vie sur la terre, mais sont citoyens du ciel. 10. Ils obéissent aux lois établies et leur manière de vivre l'emporte en perfection sur les lois. 11. Ils aiment tous les hommes et tous les persécutent. 12. On les méconnaît, on les condamne ; on les tue et par là ils gagnent la vie. 13. Ils sont pauvres et enrichissent un grand nombre. Ils manquent de tout et ils surabondent en toutes choses. 14. On les méprise et dans ce mépris ils trouvent leur gloire. On les calomnie et ils sont justifiés. 15. On les insulte et ils bénissent. On les outrage et ils honorent. 16. Ne faisant que le bien, ils sont châtiés comme des scélérats. Châtiés, ils sont dans la joie comme s'ils naissaient à la vie. 17. Les juifs leur font la guerre comme à des étrangers ; ils sont persécutés par les Grecs et ceux qui les détestent ne sau-*

*raient dire la cause de leur haine. VI. En un mot, ce que l'âme est dans le corps, les Chrétiens le sont dans le monde. 2. L'âme est répandue dans tous les membres du corps comme les Chrétiens dans les cités du monde. 3. L'âme habite dans le corps et pourtant elle n'est pas du corps, comme les Chrétiens habitent dans le monde mais ne sont pas du monde. 4. Invisible, l'âme est retenue prisonnière dans un corps visible : ainsi les Chrétiens, on voit bien qu'ils sont dans le monde, mais le culte qu'ils rendent à Dieu demeure invisible. 5. La chair déteste l'âme et lui fait la guerre, sans en avoir reçu de tort, parce qu'elle l'empêche de jouir des plaisirs : de même le monde déteste les Chrétiens qui ne lui font aucun tort, parce qu'ils s'opposent à ses plaisirs. 6. L'âme aime cette chair qui la déteste, et ses membres, comme les Chrétiens aiment ceux qui les détestent. 7. L'âme est enfermée dans le corps : c'est elle pourtant qui maintient le corps ; les Chrétiens sont comme détenus dans la prison du monde : ce sont eux pourtant qui maintiennent le monde. 8. Immortelle, l'âme habite une tente mortelle : ainsi les Chrétiens campent dans le corruptible, en attendant l'incorruptibilité céleste »*

Vu qu'aujourd'hui la foi chrétienne n'est plus une évidence dans une partie de l'Europe, l'Eglise renoue avec les premiers siècles de son histoire. D'après de récentes recherches scientifiques le pourcentage de chrétiens s'élevait autour de l'an 200 à 0,4% pour la région de la Méditerranée. Un siècle plus tard on parle déjà de 10% de chrétiens ; donc une croissance significative entre 200 et 300. Dans la moitié du 4<sup>e</sup> siècle, la moitié de la population adhère à la religion chrétienne. C'est la conséquence du changement de la politique de l'Etat : par l'édit de tolérance de l'empereur Galerius de 311, le christianisme était reconnu comme « religio licita », comme déjà avant le judaïsme. Les conditions requises étaient la prière pour le bien de l'Etat et l'engagement de ne rien entreprendre contre l'ordre public. Quand en 381 le christianisme sera promu religion d'Etat par l'édit «Cunctos populos », la compréhension que l'Eglise a d'elle-même changera pour longtemps. Quand tous les citoyens en font partie, comment peut-elle encore être « la ville au sommet de la montagne » ou « le sel de la terre » ?

Comment expliquer en quatre siècles l'évolution étonnante du christianisme d'une secte juive marginalisée vers la religion d'Etat dans l'Empire romain ? Qu'est-ce qui a motivé les hommes de rejoindre durant les 3 premiers siècles cette orientation religieuse malgré les inconvénients qu'ils devaient peut-être assumer ? Cela dépend essentiellement de la personne de Jésus, messie et sauveur, qui par sa mort donne à chaque homme l'espérance d'une vie éternelle auprès de Dieu après son décès. La mort avait ainsi perdu son aspect de terreur.

« Mort, où est ton aiguillon ? » demande l'apôtre Paul (1 Cor. 15, 55). De même la conception judéo-chrétienne de l'homme importe : tous les hommes sont égaux devant Dieu et font, par la foi et le baptême, partie de la communauté chrétienne. A l'intérieur de cette communauté, hommes et femmes étaient sur pied d'égalité » ; les vierges et les veuves, qui à l'époque étaient souvent des figures marginales de la société, étaient spécialement estimées. L'aspect intelligent et rationnel de la foi chrétienne impressionnait certains ; les premiers théologiens comme Justin le martyr délimitaient consciemment le christianisme des mythes religieux antiques qui avaient pris un caractère féérique ; ils cherchaient plutôt le débat avec les lumières de la philosophie de l'époque. L'amour du prochain est un autre élément qui a enthousiasmé beaucoup de gens pour la foi chrétienne. Un bel exemple de cette impression que la pratique caritative faisait sur les gens se trouve dans une lettre que le philosophe athénien Aristide a écrit vers 140 à l'empereur Antoine Pie : *Ils essaient de convaincre par amour les esclaves ou leurs enfants de devenir chrétiens ; s'ils le sont devenus, ils les appellent sans distinction frères... Ils s'aiment les uns les autres. Ils ne méprisent pas les veuves ; ils libèrent les orphelins des mains de ceux qui les maltraitent. Qui a, donne sans jalousie à celui qui n'a rien. S'ils voient un étranger, ils l'accueillent chez eux et se réjouissent comme s'il était un véritable frère. Car ils ne s'appellent pas frère selon la chair mais dans l'Esprit et en Dieu. Si quelqu'un des pauvres parmi eux décède et que quelqu'un s'en rend compte, il lui assure, selon ses moyens, un enterrement. S'ils apprennent que quelqu'un des leurs a été fait prisonnier à cause du Christ ou qu'il est harcelé, tous se préoccupent de ce dont il a besoin et essaient de le libérer, si possible. S'il se trouve parmi eux un pauvre ou besogneux et qu'ils n'ont pas de surplus pour le secourir, ils jeunent pendant deux ou trois jours pour pourvoir ainsi à sa nourriture. »*

Nous pouvons nous poser la question :

- Lequel des aspects précités interpelle spécialement les hommes d'aujourd'hui ? Où est-ce que les contemporains ont d'autres attentes que les hommes de jadis ?
- Quelles priorités s'en dégagent pour la pastorale dans nos paroisses d'aujourd'hui ? Qu'est-ce qui peut passer au second plan ?

Revenons au 19<sup>e</sup> s. et au chant « Une maison glorieuse... » composé à cette époque et demandons-nous : Comment est-on arrivé à ce chant ? A l'époque, l'Eglise, suite à la Révolution française, se posait en défensive

par rapport au monde moderne et s'en délimitait consciemment. A cause de ce blocage et de ce retranchement, une interaction avec la société n'était plus guère possible. En Allemagne, se formaient ces « milieux catholiques » où des institutions gérées par des catholiques accompagnaient le fidèle depuis l'école gardienne passant par la clinique jusqu'au cimetière. En cette période eut lieu le concile Vatican I avec sa définition de l'infaillibilité qui provoque une immunisation de la structure ecclésiale contre toute critique extérieure.

Pour le début du 20<sup>e</sup> s. il faut mentionner tout spécialement le modernisme et l'antimodernisme. Modernisme est le concept qui comprend les mouvements de réforme à l'intérieur du catholicisme ; quoique différents entre eux, ils se caractérisaient par leur ouverture à la société moderne ainsi qu'à l'histoire voire l'historicité. En font partie :

- L'étude historico-critique de la Bible ;
- Le primat de la conscience et l'affirmation de la responsabilité subjective ;
- L'insistance sur l'expérience de foi contre une suraccentuation du raisonnement théologique ;
- Le renouveau de l'Eglise en tant que communauté.

L'encyclique « Pascendi » a récapitulé ces différents phénomènes sous le terme « Modernisme » et les a condamnés. Depuis 1910, les prêtres ont dû durant des décennies prêter le serment antimoderniste avant leur ordination s'engageant par là de s'abstenir à répandre les « erreurs modernistes ». Cela a amené par exemple le philosophe Martin Heidegger, qui à l'époque étudiait la théologie à Fribourg en Brisgau et qui voulait devenir prêtre, à abandonner la théologie et à emprunter une autre voie. L'antimodernisme s'accompagnait d'un refus systématique de tout ce qui était nouveau et de tout renouveau de l'Eglise et de la théologie. La conséquence était un dualisme entre modernisme et antimodernisme comme deux voies s'excluant l'une l'autre : ou bien s'adapter à la pensée moderne, ce qu'on attribuait au modernisme ou blocage qui était l'apanage de l'antimodernisme. Pour sauvegarder son identité, on optait pour le blocage. Les images d'Eglise comme forteresse contre laquelle les ennemis s'insurgent devenaient petit à petit des évidences. La voie moyenne, une confrontation critique, constructive et nuancée avec le phénomène de la modernité n'était pas empruntée. La convocation du concile Vatican II par Jean XXIII doit être située sur cet arrière-fond. Une anecdote raconte que le pape, pour répondre à la question pourquoi il convoquait ce concile, se serait dirigé vers la fenêtre pour l'ouvrir en

disant : « pour qu'un vent nouveau rentre à l'intérieur. » C'est un fait que le pape Jean a consciemment convoqué un concile pastoral pour que l'Eglise s'ouvre au monde et ce pour le bien des hommes et pour être un levier d'intégration sociale dans la société. La foi dans sa substance restera identique à elle-même, mais la manière de la dire devrait être telle qu'elle touche les gens d'aujourd'hui. Le pape a résumé son souci dans le terme « aggiornamento » ; « aggiornare » est un terme du vocabulaire des commerçants et veut dire, mettre à jour les livres de compte en fin de journée. Pour le pape Jean XXIII, ce terme signifiait que la foi chrétienne devrait devenir une affaire d'aujourd'hui et être mise en rapport avec la vie des gens.

Cette intention a fait que l'Eglise a réajusté son rapport au monde durant ce concile. Cela nous conduirait trop loin d'évoquer ici les différentes étapes de ce réajustement durant le concile, quoique ce soit passionnant. Je voudrais néanmoins citer deux documents conciliaires clefs qui illustrent ce rapport au monde ajusté. L'un est la constitution sur l'Eglise « Lumen gentium » (LG). Elle commence par ces mots : « *Le Christ est la lumière des peuples ; réuni dans l'Esprit Saint, le saint Concile souhaite donc ardemment, en annonçant à toutes les créatures la bonne nouvelle de l'Évangile répandre sur tous les hommes la clarté du Christ qui resplendit sur le visage de l'Église (cf. Mc 16, 15). L'Église étant, dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain, elle se propose de mettre dans une plus vive lumière, pour ses fidèles et pour le monde entier, en se rattachant à l'enseignement des précédents Conciles, sa propre nature et sa mission universelle. À ce devoir qui est celui de l'Église, les conditions présentes ajoutent une nouvelle urgence : il faut que tous les hommes, désormais plus étroitement unis entre eux par les liens sociaux, techniques, culturels, réalisent également leur pleine unité dans le Christ.* »

Je donne quelques indications pour l'interprétation de cet article important : Au départ, il était prévu que la constitution commencerait comme suit : « Lumen gentium cum sit Ecclesia » - « L'Eglise est la lumière des peuples ». Des raisons œcuméniques ont finalement tranché le débat et de la faire commencer par cette affirmation christocentrique : *Christ* est la lumière des peuples. Donc l'Eglise ne rayonne pas d'elle-même ; elle reçoit sa lumière de lui seul. Cela signifie que l'Eglise ne génère pas le salut, elle le reçoit exclusivement du Christ et doit donc sans cesse s'aligner sur lui. Benoît XVI a dans ce contexte renvoyé à une pensée des Pères de l'Eglise qui comparaient volontiers le rapport Christ-



Eglise au rapport du soleil et de la lune : Comme la lune reçoit sa lumière du soleil ainsi l'Eglise du Christ. L'Eglise est donc celle qui reçoit, qui accueille, qui à la manière de Marie est appelée à engendrer sans cesse le Christ au monde. Il est donc compréhensible que la constitution se termine sur un chapitre traitant de Marie comme modèle de l'Eglise. Dans ce contexte, je renvoie encore une fois au drapeau européen avec ses douze étoiles sur fond bleu que certains interprètent sur base de l'Apocalypse comme chrétien ou marial.

Quelle est la tâche de l'Eglise ? A cause du renvoi au Christ, elle est le sacrement de base, par lequel Dieu opère son salut. Aux yeux du concile, l'Eglise est signe et instrument – *signe* qui fait voir quelque chose (comme une lampe qui luit ou une ville sur la montagne), *instrument* par lequel Dieu œuvre afin que « tous les hommes trouvent dans le Christ leur pleine unité » (perspective missionnaire de *Lumen Gentium*).

Pour les Pères du concile, l'Eglise ne doit pas se préoccuper d'assurer ses prébendes ou s'attacher les hommes à une fin utilitariste. Elle est appelée à être présente généreusement pour les autres et être ainsi communauté pour « l'union intime avec Dieu et pour l'unité entre les hommes. » Si le pape François a lavé le jeudi saint les pieds de prisonniers dans une prison romaine, et non seulement à des hommes, mais aussi à des femmes et à des non chrétiens, alors il a souligné d'une façon impressionnante dans ce geste symbolique la mission désintéressée de l'Eglise pour le monde et l'humanité entière. Et si LG parle enfin de ce que « *désormais les hommes sont plus étroitement unis entre eux par les liens sociaux, techniques, culturels* », les Pères annoncent déjà le processus de globalisation qu'ils ont diagnostiqué à l'époque comme un signe des temps importants et qui est aujourd'hui de plus en plus manifeste.

L'autre document important sur lequel je voudrais insister est la constitution pastorale « *Gaudium et spes* ». Le sous-titre est révélateur et a été choisi consciemment : « Sur l'Eglise dans le monde de ce temps ». Il n'est pas dit : « L'Eglise *et* le monde de ce temps » comme si l'Eglise et le monde existaient l'un à côté de l'autre sans aucun rapport. Il n'est pas dit non plus : « L'Eglise en face du monde de ce temps » comme si l'Eglise et le monde moderne étaient des antipodes hostiles. Le sous-titre souligne déjà que le lieu de l'Eglise est *dans* le monde d'aujourd'hui et qu'elle doit remplir sa mission dans ce monde. La fin du numéro 1 reprend explicitement ce qui est déjà dit dans son titre à savoir que l'Eglise « sur son pèlerinage » se reconnaît « intimement solidaire avec toute l'humanité et son histoire » ; elle veut contribuer à trouver une solution aux

questions urgentes de notre temps. » (n° 10). Alors qu'au 19<sup>e</sup> s., l'Eglise croyait encore qu'elle seule et personne d'autre saurait donner une réponse adéquate aux questions brûlantes de l'humanité (comme la question sociale), elle propose maintenant d'apporter sa contribution spécifique en union avec les autres groupes sociaux en vue d'une société plus humaine. Plus loin, au n° 44, il est dit que l'Eglise reconnaît « tout ce qu'elle a reçu de l'histoire et de l'évolution du genre humain ». Depuis le concile, l'Eglise ne se comprend plus seulement comme maîtresse du monde et des hommes, mais aussi disposée à apprendre à son tour et ouverte aux apports venant de l'extérieur.

« Gaudium et spes » est une constitution pastorale. C'était une nouveauté absolue du dernier concile. On a discuté longtemps, si pareille chose était tout simplement possible. Car une constitution est un document d'une certaine envergure et à caractère contraignant ; il traite en profondeur d'une question à caractère avant tout théologique. Si le concile est parvenu à promulguer une constitution pastorale qui traite aussi du temps présent, alors elle inscrit dans les annales de l'Eglise que ce rapport au présent fait désormais partie de la pratique pastorale et qu'il faut en tenir compte, même si les temps changent. Il importe donc comme le dit le n° 4 de tenir compte « des signes des temps et de les interpréter à la lumière de l'Évangile », ce qui entraîne une interaction entre la situation présente et la foi transmise. Dans ce sens, les chrétiens sont appelés à être des contemporains critiques : Ils sont appelés à être des hommes de leur temps, mais aussi d'analyser leur temps avec un esprit critique éclairé par l'Évangile. Cela présuppose que la situation présente est bien perçue. Donc avant de juger et d'agir vient le voir. La démarche en trois étapes « voir- juger –agir » qui s'était développé dans la jeunesse ouvrière chrétienne a été introduit au concile par le cardinal bruxellois Joseph Cardijn et fut reçu universellement par GS et appliquée dans les différents chapitres de la Constitution.

Comme LG, la constitution pastorale a aussi une orientation christocentrique. Sans équivoque, le n° 22 dit que Jésus Christ est « l'homme parfait » et que « ce n'est que dans le mystère du Verbe incarné que le mystère de l'homme s'éclaire ». En même temps, on renvoie au mystère de l'Incarnation par laquelle « le Fils de Dieu... s'unit en quelque sorte avec chaque homme » Donc le visage du Christ peut être reconnu dans chaque homme. Sous ces augures christocentriques, il faut comprendre les célèbres paroles d'ouverture de la constitution pastorale. Elle commence par des paroles pastoralement significatives et fortes :

*« Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur. »*

Quand le pape Jean XXIII convoquait un concile sous l'adage de l' « aggiornamento », cela avait un son optimiste : Si on formule le message autrement en sorte que les hommes d'aujourd'hui le comprennent, ils vont croire au message. A la fin du concile pastoral, l'ouverture de GS propose une perspective plus radicale : le message ne doit pas seulement être formulé autrement, mais les chrétiens sont sollicités de se laisser toucher par la vie de leurs proches, de ce qui les préoccupe, ce qui fait leurs joies et leur espoirs, leurs tristesse et leurs angoisses. Le concile fait prendre une option privilégiée pour « les pauvres et les opprimés de tout genre »..

Quel est le concept pastoral poursuivi par Vatican II ? Le pape Jean Paul II qui a étroitement collaboré à la constitution pastorale cible ce concept dans sa première encyclique « Redemptor hominis » : « Le chemin de l'Eglise est l'homme. » Et ce que le pape François a dit le jeudi saint à la messe chismale à tous les prêtres, vaut pour tous les chrétiens : Il les encourageait à sortir d'eux-mêmes jusque dans les zones marginales pour être imprégnés de « l'odeur du troupeau » auquel on reconnaît un bon prêtre. Il y joignait l'injonction de ne pas tourner autour de soi-même et de se parfumer ; il appelait : « Soyez des pasteurs avec l'odeur des brebis pour qu'on le sente – pasteur au milieu du troupeau. »

Prendre la vie des gens au sérieux est aux yeux du concile le chemin pastoral pour l'Evangile de Jésus Christ parmi les hommes. Par une présence crédible au monde d'aujourd'hui, un témoignage avec ou sans paroles est rendu et une inculturation de l'Evangile peut s'opérer. Inculturation est un concept qui s'est déployé logiquement à partir du concile Vatican II. Elle vise la rencontre entre la culture respectueuse et l'Evangile, que la culture se renouvelle à partir de là et qu'une « civilisation de l'amour » devienne possible.

En soi, inculturation n'est pas une notion chrétienne ou théologique. Elle vient de l'anthropologie des cultures voire de la psychologie de développement et signifie le processus dans lequel un adolescent dans son enfance et sa jeunesse s'approprie les compétences culturelles comme le langage, le manger et les convivialité sociale. Dans les années 50 du siècle passé, cette notion a été adaptée par la théologie missionnaire. Dans son exhortation apostolique « Catechesi

tradendi » de 1979, Jean Paul II l'a également utilisée et lui a donné ainsi l'aval magistériel. C'est la première fois que la notion apparaît dans un document magistériel. La pointe du concept d'inculturation consiste en ce que l'Évangile approuve en principe la différence des cultures, qu'il les reçoit et veut les pénétrer comme le sel qui donne du goût à la nourriture. Cela implique alors aussi que les cultures dans leur rencontre avec l'Évangile se laissent interpeller à la conversion là où elles génèrent des « cultures de mort ». De la sorte, l'Évangile se manifeste comme une force qui vivifie, oriente et renouvelle de l'intérieur la culture respective. Si l'inculturation de l'Évangile aboutit, alors Évangile et culture nouent une relation nouvelle et surgissent alors des facettes du christianisme qui jusque là n'étaient pas encore apparues et qui enrichissent l'Église. Le christianisme se montre alors sous des facettes différentes et pourtant c'est le même Évangile qui est proclamé d'une façon diversifiée dans les différentes régions et mentalités. Chaque région, chaque pays peut se poser la question : Quel visage prend l'inculturation de l'Évangile chez nous, dans ma région, dans mon pays ? Quel « trait propre » (*proprium*) doit absolument être sauvegardé ? Quel aspect de la vie de foi nécessite tout spécialement une transformation par l'Évangile ? L'objectif du christianisme en Europe n'est pas l'uniformité, mais sa vivante diversité. Et parce que c'est la même foi chrétienne dans ses différentes articulations, le christianisme et l'Église sont un important ferment de l'unité qui relie les peuples et les nations entre eux.

Quelle image biblique convient mieux pour cette vision du chrétien et de l'Église ? Ce sont moins les images contrastantes du 19<sup>e</sup> s. « la cité sur la montagne » ou la « lumière du monde » qui opposaient Église et société, mais plutôt des images comme « sel de la terre » ou « levain dans la pâte » (Mt. 13, 33 ; Luc 13, 20 sv) qui conviennent pour dire le type de présence de l'Église au monde.

Je vous remercie de votre attention et les traducteurs pour leur gigantesque travail en dernière minute.

*Questions de réflexion pour les groupes :*

1. Dans l'antiquité beaucoup trouvaient le christianisme fort attirant.
  - Quels sont les aspects de jadis qui parlent aux hommes d'aujourd'hui ?  
Dans quel domaine nos contemporains ont-ils d'autres attentes que les hommes de jadis ?

- Quelles priorités se dégagent de là pour la pastorale dans nos paroisses ?

Qu'est-ce qui peut passer au second plan ?

## 2. La foi vise à l'inculturation de l'Évangile

- Comment se présente l'inculturation de l'Évangile dans mon pays ?  
Quel « trait propre » (proprium) doit absolument être sauvegardé ?
- Quels aspects de notre culture nécessitent tout particulièrement une transformation de la foi par l'Évangile ?